

LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

Depuis que la question de l'enseignement est pendante, un seul journal ne l'a pas discutée sérieusement : c'est le Journal des Débats. Trouvant la calomnie plus facile et plus sûre que le raisonnement, cette feuille lisse de côté les principes, et ne travaille qu'à soulever les passions. Sa polémique est sans conscience et sans frein. Ne lui demandez pas un avis sur les écrits si lumineux, si calmes de Mgr. l'archevêque de Paris, de NN. SS. les évêques de Chartres, de Langres, de Digne, etc., elle regarde ces publications comme non avenues. Mais, en revanche, elle consacrera des articles de trois colonnes à l'examen d'une brochure anonyme, dont le style lui fournit matière à quelques insultes et à quelques lazzi; elle la présente, comme l'exact résumé des principes et des tendances du parti ecclésiastique, et profitera de l'occasion pour calomnier, texte en main. Le parti ecclésiastique connaît-il une brochure intitulée : L'Onguent de la Vipère noire ? Non. C'est pour lui son manifeste : le Journal des Débats l'assure. En vérité, ces matamores universitaires cherchent de faibles et menus. Puisque le Journal des Débats, faisant le terrain des idées, veut absolument porter la discussion sur la valeur littéraire des publications faites pour ou contre l'Université, suivons-ly. Il trouve ces petits livres fort méprisables, nous allons prouver que les siens sont infâmes.

Le choix nous embarrasse. Les universitaires écrivent beaucoup, et ne négligent aucun genre. Nous avons là de gros volumes didactiques, de mal-propres pamphlets qui viennent au plaisir, de nombreuses brochures où l'on prétend raisonner. Nous parlerons aujourd'hui d'un écrit qui a pour titre : Lutte du Catholicisme et de la Philosophie. Nous le préférons parce qu'il a le mérite de la franchise. L'auteur s'appelle Benjamin Gastineau ; sa brochure se vend au bureau central, rue des Prêtres-Saint-Germain-Pareil, n. 11.

M. Benjamin Gastineau procède rondement ; le sommaire de sa brochure commence par ces mots : Comédie religieuse, et finit par ceux-ci : Apologie de Voltaire. Dès les premières lignes il établit qu'il n'y a pas de différence entre les Jésuites et les autres ministres de Dieu, que le privilège de l'enseignement appartient à l'Université (il dit tendrement : notre université), et que donner à l'Église la liberté d'enseigner serait une calamité publique, l'aurore d'une autre Saint-Barthélemy. Mais ce n'est rien encore ; écoutons :

« Ces honnêtes Jésuites, ces deux prêtres s'aperçurent que le public, éclairé par nos grands philosophes, devenait de plus en plus indifférent pour leurs doctrines et leurs personnes. En effet, on les laisse tranquilles et ils ne sont pas contents, on les laisse engraisser tout à leur aise, et voilà qu'ils trouvent que la graisse les gêne. Donc, ils s'assembleront, et le plus violent d'entre eux s'écria : Liguons-nous contre tous ces philosophes, ces sacrilèges qui ont l'audace de prêcher la vérité dans le pays que nous habitons, et qui par conséquent sont nos plus grands ennemis. Si nous ne les tourmentons pas, si nous ne les injurons pas, nous sommes perdus à tout jamais ! Tu-dieu ! qu'une sainte colère nous anime ! Il faut absolument que nous donnions signe de notre existence : viendrait un moment où l'on nous prierait de prier bagage et d'aller vendre nos prières dans une autre contrée. Allons ! à l'œuvre, fils des croisés ! déployons notre bannière, sur laquelle nous écrivons ces mots : Haine à tous les gens de bien et particulièrement aux philosophes, aux soutiens de la raison. »

En conscience, comme disait hier le Journal des Débats, nous n'aurions pas cru qu'on pût réussir à rassembler dans un petit nombre de lignes tant de platitudes et de sottises et voici un champion universitaire qui attrape heureusement le style des tréteaux ! Le malheureux qui se permettrait d'y tenir un pareil langage, serait arrêté par les sergents-de-ville avant même que l'indignation publique lui eût imposé silence. Les défenseurs de l'Université ont seuls le droit de parler ainsi. Du reste, ne nous indignons pas si vite ; nous ne sommes encore qu'à la cinquième page de la brochure.

Nous l'avons dit, notre auteur est franc. Ce que les fractions du parti se contentent tout bas, il s'écrie, lui, de le proclamer à tue-tête. Tandis qu'on s'efforce, en dépit de l'évidence, en dépit des tristes exemples que nous avons sans cesse sous les yeux, de démontrer que le collège peut faire des catholiques, voici le défi que la brochure nous jette :

« Ah ! MM. les catholiques, vous avez acquis la certitude qu'il ne vous est pas possible d'altérer ni d'influencer les intelligences sorties des collèges universitaires, parce que celles-là n'ont pas été estropiées dès leur naissance, et vous demandez qu'on vous livre l'enfant pour que vous le pétrissiez de votre esprit jésuitique ; ce n'est pas trop maladroite, mais les hommes éclairés ne consacreront jamais un pareil abus. »

Puis M. Benjamin Gastineau s'écrie naïvement : « Est-ce notre faute, Messieurs les catholiques, s'il nous est moralement impossible de suivre une religion telle que vous l'avez faite. »

Moralement est bien joli. Nous ne connaissons pas de plus charmante traduction des dythirambes néo-saint-simoniens de M. Michel Chevalier.

Arrivé là, l'auteur éprouve le besoin de manifester des sentiments religieux et de prouver que les universitaires croient en Dieu ; comme il traduisait tout à l'heure M. Michel Chevalier, il va traduire M. Quinet :

« Vils détracteurs (c'est à nous qu'il parle), si Voltaire ressuscitait, il vous foudroierait, il vous réduirait au néant. Oui, je le déclare sincèrement, j'aime Dieu de toutes les forces de mon âme, je me prosterner devant sa toute-puissance, et c'est parce que je comprends la mission de Jésus-Christ sur la terre, c'est parce que je l'admire, que je hais les prêtres, qui sont ses plus grands ennemis, car ils ont fait de la religion, la chose la plus pure qui doit exister, l'instrument de leurs bassesses et de leur ambition. Qu'est devenue entre leurs mains la morale que leur a léguée Jésus-Christ, ce poète qui a compris toutes les souffrances de l'humanité ? »

Qu'on nous pardonne de reproduire de pareilles choses ; mais il faut cependant bien que nos amis sachent quels sont nos adversaires, et ce que deviennent les idées du Collège de France dans la tête de M. Benjamin Gastineau. Poursuivons. Voici du Michel :

« Prêtres, vous êtes chargés du soin d'enseigner l'Évangile, et vous y contrevenez à chaque instant ; prêtres, vous avez reçu la mission de pacifier la terre, et vous l'avez

couverte de désordres et de massacres ; prêtres, le Christ vous a dit : Aimez vos ennemis, et quand vous l'avez pu, vous les avez assassinés ; prêtres, vous avez propagé l'erreur ; vous vous êtes déclarés les ennemis de tous les gens de bien, de toutes les lumières du monde, de tous les Socrate, les Platon, les Epictète, les Marc-Aurèle, les Voltaire et les Rousseau. »

Voilà les petits livres de l'Université ; c'est ainsi qu'ils parlent et la défendent ses élèves reconnaissants, et ses admirateurs, et nos ennemis ; c'est ainsi qu'ils parlent et impriment contre le Clergé, contre les catholiques, le lendemain du procès de M. l'abbé Combalot, condamné, dit le verdict du jury, pour avoir excité à la haine et au mépris une classe de citoyens : MM. les professeurs de l'Université. Accuser l'Université de jeter dans le monde des jeunes gens mal élevés, c'est un délit ; accuser les prêtres d'avoir assassiné leurs ennemis toutes les fois qu'ils l'ont pu, ce n'est rien.

Qu'on ne s'y trompe pas ; nous trouvons très bien qu'on laisse circuler ces plates folies, et que le bon sens public en soit le seul juge ; mais nous voulons aussi qu'on sache ce que l'on permet, contre le Clergé, à ceux qui parlent pour l'Université. Ajoutons que M. Benjamin Gastineau, quoique plus maladroit dans les formes, diffame beaucoup moins, au fond, que MM. Génin, Libri, Quinet, et surtout que le Journal des Débats, l'our maître à tous.

Notre auteur ne se contente pas d'aimer Dieu et d'admirer Jésus-Christ à titre de poète ; il est, de plus partisan, d'une religion assez goûtée dans le camp du monopole, la religion universelle ou humanitaire, écoutons-le ; c'est une mixture de M. Cousin et de M. Thiers, avec un peu de style de M. Damiron.

« Pour moi, qui ne puis, hélas ! que faire des vœux, je désire sincèrement une religion universelle, je souhaite ardemment que le monde entier n'ait qu'une seule croyance, et je suis assuré que les philosophes et les poètes sont appelés à nous donner cette belle religion de paix. »

M. Benjamin Gastineau a toujours peur de ne pas être compris. Pour éviter ce malheur, il matérialise sa pensée, et c'est ainsi qu'il nous présente la religion catholique et la philosophie sous la figure de deux femmes. Nous sommes ici en plein Ahasvérus :

« Je vis devant moi une vieille femme sèche et ridée : ses dents gringolent, ses yeux flambloyaient ; sur son côté gauche étaient écrits ces mots : Amour du pouvoir et des richesses. A côté d'elle se tenait une jeune femme éblouissante de beauté ; une noble résolution se reflétait sur son gracieux visage ; à l'endroit où son cœur était tracé en caractères d'or cette belle maxime : Amour de Dieu et de son semblable. Elle regardait le ciel, et la vieille avait les yeux fixés sur la terre. Il s'établit entre ces deux femmes, que je supposai devoir être la religion catholique et la philosophie, une étrange conversation. »

« Ainsi, dit la Philosophie, après avoir développé quelques arguments, tu ne veux pas joindre tes faibles forces aux miennes ? »

« Non, non, infâme ! vociféra la Religion ; va-t'en ! je ne réponds plus de moi... »

Après quelques nouvelles instances, la philosophie s'envole au ciel ; mais elle a la dureté d'appeler la religion pauvre vieille. Celle-ci, furieuse, comme toujours lancée à la philosophie des « pierres qui ne parviennent nullement. »

Enfin, l'auteur arrive à l'Apologie de Voltaire, et commence par celle d'un M. Arsène Houssaye, qu'il admire beaucoup, dont il s'appuie, et qui travaille, sans doute, dans le même genre que lui. Nous ne le suivons pas jusque-là ; les talents de M. Houssaye nous étant inconnus, nous en croirons M. Gastineau sur parole. C'est à Voltaire de se plaindre, s'il n'est pas content. Citons seulement un petit passage dont le but est de réfuter toutes les accusations dirigées contre la moralité de ce divin Voltaire : notre universitaire se montre quelque peu rigoriste, et attrape assez bien le genre ironique du Journal des Débats.

« Un détracteur de Voltaire.—Voltaire était très-immoral, et la preuve, c'est qu'il vivait avec une femme mariée. »

M. Gastineau.—Il a eu des relations avec Mme du Châtelet, mais son mari y consentait, tandis que vous, mon saint homme, vous entretenez une liaison coupable avec une femme qui trompe son mari, ce qui est bien différent. »

Le mari y consentait ! Le clou du Jésuite est rivé.

Nous voulions donner à nos lecteurs une idée des petits livres universitaires ; malgré le dégoût dont nous avons été saisi à diverses reprises, notre tâche est accomplie. On trouvera peut-être que ce pamphlet idiot, où l'on accuse les prêtres catholiques d'avoir persécuté Socrate et Platon, ne méritait pas l'honneur que nous lui avons fait. Ce serait une erreur ; ce misérable écrit en résumé vingt autres, tracés avec la même fange et dans le même but. Nous savons bien que de pareilles grossièretés n'auront aucune influence sur les gens sensés ; aussi n'est-ce pas aux gens sensés qu'on les destine, c'est à la plèbe, et leur bas prix, comme leur basse inspiration et ignoble langage, les met à sa portée. Sans doute, on n'espère point passionner les masses pour l'Université, mais on vise à les irriter contre les prêtres. On ne veut pas, nous les croyons, exposer le clergé aux violences populaires, mais on ne serait nullement fâché d'avoir à le défendre plus tard contre les passions qu'on excite aujourd'hui.

Une dernière remarque : l'auteur universitaire que nous venons de faire connaître se plaint, à diverses reprises, de la violence des catholiques, des sales diatribes du Clergé. Il copie encore ce qu'il a entendu dire, ce que le Journal des Débats, l'inspirateur de ces inepties et de ces injures, répétait hier et répétera demain. Quand donc cette comédie finira-t-elle ? N'est-il pas incroyablement que le parti qui vomit des horreurs comme celles qu'on a lues plus haut, et qui compte pour principaux défenseurs MM. Libri, Génin, Sue, Quinet, le Journal des Débats, le Constitutionnel, se plaigne de la violence de ses adversaires ? Nous sommes violents ! Et qui donc est menacé par cette guerre ? Qui donc est outragé dans les rues par la populace ? A quelles portes, si un désordre public éclatait, cette populace viendrait-elle frapper, une hache et ses pamphlets aux mains ?

Nous contestons vos systèmes, vous flétrissez notre foi, nous attaquons, devant des juges compétents, vos livres, vos doctrines, vos méthodes, vous signalez aux haines populaires nos prêtres et nos autels ; nous vous faisons une guerre d'hommes libres et d'honnêtes gens, vous nous faites une guerre de force-cés. Ne vous récriez pas ! Les tarpi-tudes que nous venons de citer, le honteux passage du Constitutionnel que nous reproduisio à hier, certaines pages du livre des Jésuites et des Lettres sur le Clergé sont, à eux,